

Performing for the Camera. Devant et derrière l'acte de photographier

london-by-art, publié le 09/03/2016 à 12:50 , mis à jour à 11:59:28

<https://blogs.lexpress.fr/london-by-art/2016/03/09/performing-for-the-camera-devant-et-derriere-lacte-de-photographier/>

A l'heure des selfies partagés sur les medias sociaux, rien de tel qu'un retour en arrière sur une tendance qui a toujours existé. La mise en scène identitaire, narcissique, humoristique nous renvoie le miroir d'une société dans laquelle l'individualisme semble primer et la communication se doit de passer par écrans interposés. Qu'est-ce qui distingue dès lors le photographe amateur du photographe professionnel, le modèle du sujet puisque la technologie est à portée de tous et dans toutes les situations, sinon peut-être une mise en scène qui se fait le miroir de ce qui se passe devant et derrière l'acte de photographier. Pourquoi un photographe choisit-il le face à face avec son appareil photographique ? Quand commence et quand finit la vraie performance et la fausse photographique documentaire ? Voilà quelques-unes des questions que nous posent les photographes exposés à la Tate Modern jusqu'au 12 Juin. Chercher le faux du vrai, le corps du décor, la personne ou le « personne » de la persona, un parcours nostalgique tout autant que ludique, réflexif et politique qui mérite la visite.



Claude Cahun, 1894 – 1954

Self Portrait

1927

Image courtesy of the Wilson Centre for Photography

De Claude Cahun à Cindy Sherman, il est impossible aujourd'hui de ne pas associer l'acte de photographier avec la performance de soi comme autre. Mais plutôt que privilégier la popularité en montrant de nombreuses œuvres de ces deux artistes qui se ressemblent dans leur utilisation du déguisement et s'assemblent à merveille pour offrir une exposition à succès, la Tate propose un parcours exhaustif sur les différentes manières de se mettre en scène devant la caméra. Pour certains, cette visite sera à appréhender comme un parcours historique qui rappelle les jalons de l'art photographique (du premier tirage papier d'Hippolyte Bayard mettant en scène son suicide (1840) aux premières photographies via Instagram à trouver leur place dans un musée). Outre les grandes œuvres classiques incontournables, ce sera l'occasion de découvrir le travail prometteur et controversé de la jeune Amalia Ulman (1989-).



Amalia Ulman

Excellences & Perfections (Instagram Update, 8th July 2014), (#itsjustdifferent)

2015

Courtesy the Artist & Arcadia Missa

Née en 1989 en Argentine et tout fraîchement diplômée de la célèbre Saint Martin's School de Londres, cette artiste a su se prendre au jeu des selfies diffusés sur Instagram et prendre au piège toute une communauté de followers qui a cru à sa performance et à ses posts. Son personnage de fiction n'a pourtant rien de vrai sinon de se faire le miroir du langage Internet formaté par les stars (de Kim Kardashian en passant par Gwyneth Paltrow) et par les jeunes starlettes en rêve de succès. Ayant préparé minutieusement la mise en scène de l'histoire fictive d'une blonde faussement narcissique et

provinciale qui vient de débarquer à Los Angeles en quête de succès, pendant plus d'un an Amalia va lui inventer une vie (entre drogue, insécurité, chirurgie esthétique, puis retour au bien-être et à la famille) pour mieux montrer l'envers des réseaux sociaux et leurs caricatures aussi vraies que natures.

On sera à l'opposé du travail de Francesca Woodman (1958-1981) par exemple dont les merveilleux clichés fantomatiques ont encore aujourd'hui le pouvoir de créer cette inquiétante étrangeté. Cette artiste qui s'est donné la mort à 22 ans aura laissé une œuvre intime et ambitieuse qui rend à l'acte de photographier toute sa portée poétique et mystique digne du rapprochement par Roland Barthes entre la photographie et la mort. Dans les chambres claires de son imaginaire, Francesca se prend en photo le corps pour ne plus faire qu'un avec le décor, entre présence et absence, souffle et silence.

Au-delà du parcours historique, la visite se déclinera selon différents parcours thématiques. En plus de l'attendu renversement des positions homme-femme et voyeuriste-performeur, le visiteur pourra entre autres choisir de s'intéresser plus spécifiquement au rapport entre la photographie qui fige le temps et les représentations vivantes (de la danse aux happenings). Pourquoi doit-on photographier un événement éphémère et comment doit-on photographier ces moments suspendus de temps ? Une grande partie de l'exposition revient sur le travail de Harry Shunk (1924-2006) et János Kender (1938-2009), de Babette Mangolte (1941-), de Yayoi Kusama (1929-), sans oublier Félix Nadar (1820-1910), pour montrer comment les photographes collaborent avec d'autres artistes (metteur en scène, chorégraphe, plasticien, acteur, danseur...), de Charles Deburau, Sarah Bernhardt en passant par Niki de Saint Phalle, Trisha Brown, Yvonne Rainer ou Merce Cunningham, essayant d'apporter quelque chose en plus à ce que l'œil humain ne peut percevoir ou conserver, utilisant au-delà des contraintes du cadre les ressources propres au médium et à son écriture de la lumière comme le rappelle l'étymologie grecque du mot « photographie ». Cette collaboration pourra trouver sa plus belle conclusion avec la double-signature photographique d'Eikoh Hosoe

(1933-), un des grands noms de la photographie japonaise, et Tatsumi Hijikata, le chorégraphe et fondateur du mouvement butō.



Eikoh Hosoe, b 1933

Simmon: A Private Landscape, 1971

Eikoh Hosoe courtesy of the artist, Akio Nagasawa Gallery | Publishing (Tokyo) and Jean-Kenta Gauthier (Paris)

© The artist

Le travail d'Hosoe et Tatsumi dépasse le besoin narcissique de la reconnaissance publique et artistique. Il s'agit de faire sortir la danse des traditionnels espaces du théâtre nō et du kabuki afin d'exprimer les problématiques nouvelles auxquelles fait face le Japon après les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. De ces clichés, se révèle une beauté du fictif exagéré (costumes, maquillages, poses) dans un espace réel contemporain.

L'exposition n'oubliera pas, bien entendu, les happenings et la dimension politique de ces performances contre la guerre ou le nucléaire qui ont fait les heures de gloire des années 1960 et 1970. Prises sur le vif, elles ont pour fonction de rappeler l'efficacité d'une performance pour la force symbolique et médiatique de ses images. D'autres manières de photographier politiquement l'acte de performer seront évoquées, avec notamment l'exemple du travail du photographe ukrainien Boris Mikhaïlov (1938-). Connue pour sa photographie sociale et documentaire de l'époque communiste et post-communiste, il a également fait des autoportraits pour critiquer l'idéologie de l'homme idéal russe, sous-entendu le travailleur au contraire de l'intellectuel. « J'ai pensé que si vous critiquez quelqu'un, il faut commencer par vous-mêmes » d'où des photographies qui ne se cachent pas derrière des persona mais mettent en scène le corps nu et grotesque pour aller au bout du

ridicule et questionner le soi dans un contexte socio-historique dans lequel tous doivent jouer un rôle figé. De même, avec la série de photographies où il se prend en compagnie de ses proches en vacances en Crimée, Mikhaïlov s'amuse à faire du faux (avec des poses pour l'appareil photographique) avec du vrai (de vrais vacances et de vraies capacités de performance héritées du temps du communisme) pour brouiller les limites de la représentation et de sa réception.



Boris Mikhailov b.1938 Crimean Snobbism, 1982 Courtesy of the artist and Sprovieri Gallery, London.
© Boris Mikhailov

Cette critique sociale constitue un des autres grands thèmes de l'exposition, avec des artistes plus contemporains comme le jeune suisse Romain Mader (1988) qui s'amuse avec les clichés de l'industrie matrimoniale du web en construisant photographiquement une ville imaginaire, sorte de Las Vegas ukrainien. Il se met en scène dans une narration fictive aussi fausse dans son contenu qu'elle est kitsch dans sa mise en scène.

Avec plus de 500 images couvrant plus de 150 ans de photographies, cette très belle exposition a le mérite d'offrir autant d'exemples incontournables de l'histoire de cet art que de proposer des œuvres de jeunes artistes qui tous apportent leur pierre à l'édifice du thème proposé sans jamais l'épuiser. C'est avec nostalgie, poésie, curiosité, sensibilité, incongruité, critique et humour que tous ces photographes se font et font le portrait de ce qu'il y a encore d'unique et d'essentiel à l'art de photographier. Le corps se fait espace de métamorphoses à l'infini chez Samuel Fosso (1962-), sculpture éphémère chez Erwin Wurm (1954-), érotique voilée chez Man Ray (1890-1976), dévoilée chez Jimmy de Sana (1949-1990) ou masquée chez Linder Sterling (1954-), briseur de tradition chez Ai Weiwei (1957-), masque rimbaldien du double délocalisé chez David Wojnarowicz (1954-1992) et bien d'autres.



Erwin Wurm – One minute sculpture Erwin Wurm, b.1954 One Minute Sculpture, 1997 c-print
Courtesy the artist and Lehmann Maupin, New York and Hong Kong



Jimmy De Sana, born 1949 Marker Cones, 1982 Medium C-print on paper © Courtesy of Wilkinson Gallery, London and The Estate of Jimmy De Sana

Le visiteur en sortira enrichi de tous ces exemples de performance pour et avec l'appareil photographique. Ces performances, aussi diverses qu'elles soient, offrent une perspective nécessaire pour mieux remplacer de notre mémoire tous les selfies improvisés et répétés mais pas souvent réfléchis. Nous préférons à l'inconscience de l'individu narcissique n'existant que par l'image renvoyée par le groupe des followers le vrai saut de l'ange, que ce soit celui de Francesca Woodman ou encore Yves Klein.



Yves Klein (1928–1962)

Photographers: Harry Shunk 1924–2006, János Kender 1938–2009

Yves Klein's 'Saut dans le Vide', Fontenay-aux-Roses, France, 1960

Photograph, gelatin silver print on paper

Courtesy of Centre Pompidou – Musée national d'art moderne – Paris – Fonds Shunk-Kender. Gift of the Roy Lichtenstein Foundation in memory of Harry Shunk and János Kender

© Yves Klein, ADAGP, Paris and DACS, London 2016 / Collaboration Harry Shunk and Janos Kender

© J. Paul Getty Trust. The Getty Research Institute, Los Angeles. (2014.R.20). Gift of the Roy Lichtenstein Foundation in memory of Harry Shunk and Janos Kender

C'est avec ce dernier que le visiteur commencera sa visite en ayant le plaisir de revoir entre autres *Le saut dans le vide* (1960) mais surtout les très rares clichés révélant les trucages pour réaliser ce célèbre photo-montage.

Karine Chevalier